

Lettre au syndic

Autor(en): **Marti, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 11

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lettre au Syndic

Paris, le 20 juin 1950.

Cher papa,

Je me souviens qu'un jour où la concierge se plaignait de ne pouvoir discerner parmi ses locataires les Belges des Suisses, Buffet lui indiqua un moyen infailible.

— C'est bien simple, ma bonne dame, réplique-t-il, vous allez le premier août dans un café ; vous les regardez boire. Eh bien, le Suisse, c'est celui qui paie.

Aussi, quand Buffet nous offrit un verre, vendredi dernier, en bombant le torse, je crus à une erreur de date et je jugeai bon de lui demander s'il entendait commémorer ainsi la naissance de Nicolas de Flue. Il reposa son verre, piqué au vif.

— Comment, petit, tu ne sais pas pourquoi nous sommes là ? Mais c'est très mauvais ça. Si tu ignores pourquoi tu bois, tu vas attraper mal au cœur !

Je répliquai timidement qu'à part la victoire de Koblet dans le Tour d'Italie rien ne me semblait justifier une telle générosité.

Buffet sourit avec toute la magnanimité d'un lutteur fédéral et, prenant l'assistance à témoin, il déclara d'un ton tragique :

— Mes amis, voilà un gamin qui ne sait plus que c'est l'ouverture de la pêche !

Chacun me fixa, prit de pitié subite pour l'ignorant que j'étais.

Je ne devais pas tarder à me rendre compte par moi-même que cette bon sang de pêche était ouverte. Le dimanche matin, lorsque Buffet me réveilla à 7 heures, je compris qu'il ne s'agissait plus de plaisanter. Il m'apparut bardé de caoutchouc, tel un scaphandrier qui aurait remplacé son casque par un panama éculé et dissimulé ses jambes dans d'énormes bottes d'égoûtier. Je me levai sans mot dire et, après avoir fait une rapide toilette, j'endossai mon ancienne culotte de boy-scout,

une chemise en flanelle et me chaussai lestement d'une solide paire de souliers à clous.

Au moment de partir, Buffet me tendit une canne à pêche grand format, qu'il avait pris soin de dissimuler derrière la brosse à récurer pour me faire une surprise.

— Tu vas prendre, petit, me dit-il, une leçon de pêche. Il te suffira de faire comme moi et tu ramasseras ce que tu voudras.

Nous descendîmes prendre la queue à l'autobus qui devait nous conduire sur les bords de la Marne. Je trouvai le moyen d'agripper ma ligne dans le décolleté d'une voyageuse qui était derrière moi, ce qui m'attira les quolibets immédiats de la foule. Buffet les arrêta d'un regard.

Le voyage se passa sans incident, si ce n'est qu'à la descente j'entortillai mon fil dans le feu rouge de l'autobus qui l'emporta. Mais Buffet avait du fil de rechange et tout rentra bientôt dans l'ordre. Nous décidâmes de louer un bateau, la pêche en rivière étant, selon Buffet, beaucoup plus productive. Il me montra comment appâter et la manière de laisser courir sa ligne, négligemment. Nous nous abandonnâmes alors au courant.

A midi, j'avais pris trois ablettes de six centimètres, et Buffet, en bon tacticien, attendait toujours son premier poisson. Je risquai une plaisanterie :

— Peut-être que les poissons ne savent pas que la pêche est ouverte !

Buffet me rétorqua, courroucé, que c'était bien le moment de faire le malin, alors qu'il avait au bout de son fil une pièce magnifique. Il amena lentement son fil et nous vîmes apparaître, se tortillant au soleil comme un brochet glouton, un joli petit arrosoir de zinc galvanisé d'où

sortaient en touffes régulières d'éclatants nénuphars.

Buffet cracha dans l'eau et cela fit des ronds. Il rejeta l'arrosoir et cela fit encore des ronds. Puis nous abordâmes pour manger.

A deux heures nous reprîmes la pêche. Buffet m'expliqua alors qu'un pêcheur digne de ce nom pêche assis au bord de la berge et que la pêche en bateau était pour des débutants. Nous nous assîmes à l'ombre d'un saule et nous fixâmes nos lignes de manière qu'elles se tiennent toutes seules. Puis nous nous endormîmes, et Buffet rêva sans doute de pêche à la tortue.

Il pouvait être cinq heures quand je m'éveillai brusquement. Buffet me secouait.

— Regarde, petit, ça y est !

Je me redressai promptement et suivis des yeux l'endroit qu'il m'indiquait d'une main frémissante. Au point exact où sa ligne touchait l'eau, un magnifique banc de poissons s'était massé, compact et grouillant. Buffet exultait.

— Tu vas voir ce que tu vas voir, petit. Silence, plus un mot !

C'est à ce moment précis qu'éclatèrent dans notre dos les accords discordants d'une marche militaire, entonnée d'un cœur généreux par les membres de l'« Association des sauveteurs de la Haute-Marne », qui tenait son banquet annuel.

Les poissons semblèrent hésiter et, finalement, détalèrent à toutes nageoires vers l'autre rive, où un jeune gamin barbouillé et maladroit les attrapa l'un après l'autre avec un filet à papillons.

Buffet fit semblant de ne rien voir, se leva calmement, bourra la musette à poissons avec ses bottes et alluma sa pipe.

Nous rentrâmes en parlant d'autre chose.

Le soir, je servis en hors-d'œuvre des sardines portugaises à l'huile. Comme je faisais ingénument remarquer à Buffet qu'elles avaient augmenté, il ouvrit la radio. Les informations venaient de prendre fin et le speaker de service annonçait, comme chaque fois à la même heure, d'une voix sans passion :

— Nouvelles de la pêche !

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. : Claude Marti.

Pour sa fête... !

Avec son air de ne pas y toucher, un Ouin-Ouin vaudois pénètre dans le rayon de lingerie d'un grand magasin de nouveautés de la capitale...

— Monsieur désire ?

— Oh ben, je voudrais un beau déshabillé pour ma femme. C'est sa fête !

— Quelle couleur le désirez-vous ?

— Lilas !

Tous les déshabillés lilas en magasin bientôt s'étaient étalés sur le comptoir. Mais notre homme, qui les a examinés l'un après l'autre attentivement, hoche la tête :

— Je voudrais un déshabillé lilas comme celui qui est dans la vitrine.

— Ah bon ! bien, si vous voulez me suivre pour me le montrer ?

— Oh ! mais bien sûr !

Tous deux descendent les quatre étages qui les séparent de la devanture du magasin.

— Lequel entendez-vous ? dit la vendeuse.

— Celui-là ! désigne du doigt notre acheteur de froufrous.

— Il n'est pas lilas... il est blanc !

— Oui !.. mais il y a aussi du lilas... blanc !